

rijský a Iosefus Flavius, o essejských, ztotožňuje se s názorem těch badatelů, kteří přiznávají přinejmenším genetickou spojitost nebo aspoň vliv kumránských na ebionity, židovskou sektu, pokračovatelku essejských, případně, což však není zatím možno prokázat, dokonce totožnost kumránské sekty s některou skupinou ebionitů. Vrchol studie tvoří pak kapitola pátá („Kumránské rukopisy a rané křesťanství“), věnovaná otázce, která již roku 1947, kdy byly první rukopisy objeveny a kvalifikovány jako doklady k raně křesťanskému nebo těsně předkřesťanskému období Palestiny, vzrušila veřejnost, totiž vztahem těchto dokumentů k dosud známé historii raného křesťanství a jejich schopností tuto historii obohatit nebo na ni dokonce vrhnout zcela nové světlo. Amusin ukazuje, jak na tuto stránku nově nalezeného materiálu reagovali tzv. radikálové, jak konservativní a jak liberální teologové. Uvádí dále mínění marxistických historiků, pokud se zatím této otázce věnovali, a nakonec srovnává celkový charakter i jednotlivé údaje kumránských a novozákonních spisů. Uzavírá z toho, že je zatím možno mluvit ne-li o přímých a bezprostředních spojeních, tedy jistě aspoň o zprostředkovaném vlivu kumránské ideologie na křesťanství, přičemž zprostředkovateli mohly být nejlépe židokřesťanské obce ebionitského typu (str. 257).

V závěru upozorňuje autor na další směry, v nichž mohou mít kumránské texty význam.

Kniha je napsána velmi obratným a živým stylem, snadno čtenáře upoutá. Přitom nelze říci, že by byla nenáročná, poučí se z ní v mnohém stejně dobře kruhy zasvěcenější jako nejšířší čtenářská veřejnost. Kniha je doprovazena důkladným soupisem literatury, dobře je vypracován také poznámkový aparát, chybí snad jen rejstřík. Nezasvěcený čtenář najde v textu objasnění všech používaných terminů a řádnými výklady mu autor pomáhá správně se orientovat v historické i geografické situaci. Cenný je též materiál obrazový, tabulky a plány. Pro tyto přednosti, ale také pro komplexní a zároveň zevrubný přehled problematiky byla tato kniha r. 1962 vydána ve slovenském překladu Jaroslava Čelka nakladatelstvem Osveta v Bratislavě.

Jana Nechutová

*II. Mihăescu, Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului roman.* Editura Academiei R. P. R., București 1960, 327 pages et 3 cartes.

Vu les résumés en russe et en français, chacun de 9 pages, ajoutés au texte roumain, le lecteur s'oriente facilement dans la matière traitée. Mais, ce serait grand dommage si l'on voulait seulement feuilleter le livre intitulé „Le latin des provinces danubiennes de l'Empire romain“. Disons-le dès le début: nous croyons avoir affaire à un ouvrage de base pour pouvoir connaître le latin de l'Est. En utilisant les résultats, obtenus jusqu'à présent dans les études sur le latin de l'Ouest, l'auteur réussit à nous présenter le latin oriental dans un cadre tout à fait nouveau. Il n'en peut pas être autrement. Après avoir étudié 21.000 inscriptions et 8 textes latins provenant des pays en question et embrassant 7 siècles, l'auteur a le droit de traiter à fond le problème du latin oriental quant à son élargissement dans l'espace et en ce qui concerne son évolution au cours des siècles.

La préface de l'ouvrage nous informe qu'il s'agissait d'un territoire de 600.000 kilomètres carrés avec 3 millions d'habitants, C'étaient les provinces suivantes: Dalmatie (7500 inscriptions), Norique (2000), Pannonie Supérieure (3500), Pannonie Inférieure (1500), Mésie Supérieure (1300), Mésie Inférieure (1500), Dacie (3000), Thrace (300) et Macédoine (500). A côté des inscriptions sont dépeupillés les textes: l'oeuvre de Victorinus de Poetovio (Pannonie Supérieure), la lettre polémique de Palladius de Rotiaria (Mésie Supérieure), l'épître d'Auxentius de Durostorum (Mésie Inférieure) sur „La foi, la vie et la mort d'Ulfila“, la plainte de Maximinus contre Ambrosius de Milan (Mésie Inférieure), les oeuvres de Niceta de Remesiana (Dacie du Sud du Danube), les essais de Ioannes Maxentius (Scythie Mineure), la chronique de Marcellinus Comes, né en Illyrie, et l'oeuvre historique de Iordanis (Mésie Inférieure). Les termes toponymiques et onomastiques d'origine latine se rencontrent dans les ouvrages historiques de l'écrivain grec Prokopios de Césarée.

L'introduction, contenant 28 paragraphes (p. 23—56), se lit comme un roman. Durant trois siècles, les Romains avançaient du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est, jusqu'à la Crimée, au cours des II<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècles. La vallée du Danube, fortement romanisée surtout sur la rive droite, devint le centre de la défense de l'Empire romain. L'histoire de chaque province est décrite minutieusement de tous les points de vue: les frontières, le commencement et la fin de la domination romaine, les populations autochtones, les localités romaines, le rôle des légions, de l'administration, du commerce et de l'Eglise. On apprend, par exemple, que la dernière inscription de Dalmatie date de l'an 612, que le Norique conserve le caractère romain jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, que l'influence de la langue latine en Pannonie Supérieure

se faisait sentir encore après le IV<sup>e</sup> siècle. La Dacie a été successivement occupée par les Romains (106—271), les Goths (271—375), les Huns (375—453), les Gépides (453—566) et les Avars (566—799). On parlait thrace encore au I<sup>er</sup> siècle aux alentours de Drinopole. L'auteur constate que, même après la conquête romaine, le latin ne formait longtemps que des îles dans la mer illyro-thrace.

Quant au christianisme, l'auteur souligne sa forme latine. Il cite les mots de Tertullien (*Adversus Iudaeos* VII: *inaccessa Romani loca, Christo vero subdita, et Sarmatarum et Germanorum et Scytharum... in quibus omnibus locis Christi nomen, qui iam venit, regnat*), mais ce n'est, selon lui, qu'une exclamation rhétorique parce qu'il ne s'y trouve pas de traces archéologiques. Il relève l'activité d'Ulila au Nord du Danube: et *ipsis tribus linguis plures tractatus et multas interpretationes... Graecam et Latinam et Gothicam linguam sine intermissione in una et sola ecclesia Christi praedicavit* (Auzentius, ed. Kaufmann, p. 74). Moyennant des centres ecclésiastiques au Sud du Danube, le christianisme s'est propagé aussi chez les populations au Nord de ce fleuve; la persistance des termes chrétiens d'origine latine en roumain le prouve le mieux.

Les frontières où se rencontrait le grec avec le latin sont indiquées selon Jireček, Philipide et Skok. Mais le latin dominait longtemps même à Constantinople (administration, armée, Eglise, tribunaux) jusqu'au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle. C'est seulement en 629 que les empereurs de Byzance commencent à être intitulés *basileus*.

En ce qui concerne l'élément autochtone, les sources antiques ont conservé plus de trois cents noms de petits groupes dont les langues principales étaient le celtique, l'illyrien et le thrace. On en sait peu: de ces deux dernières, l'illyrien possédait beaucoup de suffixes diminutifs, le thrace les mêmes suffixes et beaucoup de noms composés.

Les tribus germaniques (Goths, Ostrogoths) ont rencontré la population romaine entre le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles. C'était une subtile couche sociale, superposée qui n'a pas laissé de traces dans la langue. Les Slaves qui apparaissent au Danube au IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, sont venus en masse, se sont mêlés avec la population indigène et ont exercé une grande influence sur la langue.

Les conditions spécifiques de la Péninsule Balcanique, où les habitants étaient bergers et agriculteurs, et l'influence slave ont imprimé un caractère spécial au latin oriental à l'égard des pays occidentaux. Mais il existait encore une différence intérieure: en Dalmatie le substrat était illyrien, la colonisation était urbaine, elle resta liée à l'Italie tandis que le reste, en tant que le substrat, était thrace et inclinait à Constantinople. C'est ainsi que se sont formées, plus tard, deux langues différentes: le dalmate et le roumain. Les mots latins *amicus*, *anguilla*, *calix*, *episcopus*, *medicus*, *parabola* se sont conservés en dalmate, mais non pas en roumain.

A côté de la langue littéraire qui n'est qu'une partie de la langue parlée, il y avait la langue de tous les jours (*cotidianus sermo*), l'une à Rome et dans les villes (*sermo urbanus*) l'autre à la campagne (*sermo rusticus*): l'une dans la bouche du prolétariat (*sermo plebeius*, *proletarius*), l'autre des militaires (*sermo castrensis*) etc. Entre la langue littéraire et la langue du peuple (*sermo vulgaris*) il y avait des différences de degré, de nuance, de style au fur à mesure que l'on savait sélectionner et individualiser. C'est ainsi que les grammairiens trouvent des „fautes“ (barbarismes, solécismes, vulgarismes). Les romanistes les ont ramassés et ont formé la notion de „latin populaire ou vulgaire“. Au dire de Meillet, il n'y a pas de texte en latin vulgaire, ce ne sont que des traces que l'on rencontre. Le „latin populaire“ a été la langue commune de Rome, des masses larges, langue vive, sans règles, non cataloguée par les grammairiens tandis que la langue de la littérature s'est toujours différenciée parce que l'art a été et reste une création individuelle.

Il faut accepter l'opinion de Meillet affirmant que toutes les langues romanes proviennent du latin populaire dont la structure était, en général, partout la même. Mais l'unité n'était pas absolue. On ne parle guère de dialectes latins, mais il faut admettre des différences dans les divers pays de la Romania. Les différences apparaissent surtout au III<sup>e</sup> siècle. Les mots *fel*, *lae*, *mcl*, *sal* sont du genre masculin en Italie du Sud et en Gaule, du genre féminin en Espagne, en Italie du Nord et dans les provinces danubiennes. Les composés, les préfixes et les suffixes augmentent sans cesse. Les formes synthétiques cèdent le terrain en faveur des formes analytiques. En réduisant les désinences des cas et des verbes, le latin suit la tendance générale des langues indo-européennes, à savoir la simplification de la morphologie.

Il est difficile de dire quand le latin finit et quand les langues romanes apparaissent. Les changements ont lieu sans qu'on le sente. Le langage ne naît pas et ne meurt pas non plus comme un organisme. C'est une activité humaine continue. Mais, pour des besoins de pratique et d'études, on essaie de délimiter le latin et les langues romanes. Après avoir énuméré

les opinions, parues jusqu'à présent sur ce sujet à l'Ouest (Schuchardt — l'an 700, Gröber — le VI<sup>e</sup> siècle, Meyer-Lübke — l'an 600, Mohl — l'an 500, Brück — l'an 400, Grandgent, Philippide et Rohlf s — l'an 600, Müller et Lot — la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, Devoto — la fin du V<sup>e</sup> siècle, mais selon celui-ci le latin a continué d'exister dans un état de léthargie jusqu'à l'an 800) et après avoir mentionné les opinions énoncées à l'Est (Tomaschek — IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, Puşcariu, Papahagi, Sandfeld — le commencement du V<sup>e</sup> siècle, Jireček — l'an 600), Mihăescu est d'accord avec Meyer-Lübke, Grandgent, Philippide, et Rohlf s en acceptant l'an 600. Quoique le contact direct de l'Est avec l'Ouest ait fini à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, l'influence latine, à savoir celle de l'Empire romain oriental et celle de l'Église, continuait à persister jusqu'au commencement du VII<sup>e</sup> siècle; les sources écrites sont unitaires.

C'est l'analyse grammaticale des inscriptions et des textes qui représente la contribution principale de l'auteur. Il consacre 63 pages à la phonétique, 32 à la morphologie et 30 à la syntaxe. On voit qu'il étudie à fond les changements phonétiques, qui sont les plus frappants. Le rôle de l'accent, dans l'évolution des langues, est énorme. Il. Mihăescu souligne que l'accent musical et mélodique en latin s'est transformé en accent d'intensité. Le changement aurait longtemps et l'accent d'intensité a remporté la victoire au III<sup>e</sup> siècle de notre ère en causant d'autres changements dans la structure de la langue latine. En effet, les changements quantitatifs sont suivis de changements qualitatifs, par exemple les voyelles longues sont devenues fermées et les voyelles courtes sont devenues ouvertes.

A l'aide des inscriptions et des monuments littéraires datés, on peut fixer la chronologie des innovations linguistiques. Parmi les changements réalisés jusqu'au commencement de notre ère sont rangés par exemple: l'alternance de *e*, *i* inaccentués (avetat habitat), la syncope de *e*, *i* inaccentués (vetraus, domus), *o* long devient plus fermé et est noté *u* (amure-amore) etc.

Dans le domaine de la morphologie, notons du moins que la forme infinitif + haberet est inexistante; le futur roumain se forme à l'aide de *velle* + infinitif. La dérivation est riche (-anus, -arius, -ellus), mais le suffixe *-mente* manque en roumain. Quant à la syntaxe, on ne rencontre pas, au dire de l'auteur, de faits inconnus.

Le lexique, la liste des mots rencontrés dans les sources provenant des provinces danubiennes, forme la deuxième partie essentielle du livre (54 pages). Travail précieux, il nous informe si le terme est local ou s'il apparaît aussi dans d'autres régions de l'Empire romain. L'auteur y range aussi un verbe inconnu, à savoir *perausare* qui n'apparaît ni chez Georges ni chez Souter.

Il s'agit de l'inscription CIL III 14 406 a (Heraclea Lyncestis, Macédoine, aujourd'hui Monastir ou Bitolia, Yougoslavie, IV<sup>e</sup> siècle) qui se termine avec les mots suivants: Quo resta, viator, et lege titulo nestro; dunc leges et parausas. L'auteur avoue (p. 255) que le sens du mot, donné par lui (rapproché à *audere*, avoir du courage), n'est pas sûr. C'est pourquoi je me permets de proposer une autre explication de la forme *perausare*. A mon avis, il s'agit, ici, d'une simple métathèse, faite par l'auteur de l'inscription, par le tailleur de pierre: au lieu de *perausas* il fallait écrire *repausas*. Il suffit de comparer ce lieu à une autre inscription, citée chez Mihăescu s. v. *repausare*: Adgreedere, viator, obiter sta(n)s et repausa(n)s perlege. Le sens en est clair; *repausas* signifie „tu te reposes”.

Un paragraphe à part est consacré à la signification du mot *paganus*. Au commencement, c'était l'habitant de *pagus*, „campagnard”. Il y avait, à la campagne, aussi des associations religieuses, chargées de surveiller le culte de l'empereur: *collegia paganorum*. Ces *pagani*, représentants du culte païen, combattaient avec ardeur les premiers chrétiens. Mais c'était déjà au premier siècle de notre ère que *paganus* signifiait aussi „civil” en opposition à *miles*, „militaire”. On sait que les premiers chrétiens s'appelaient „soldats de Christ”, appartenaient à *militia Christi*. Entre ceux-ci et les civils, c'est-à-dire *pagani*, il existait un antagonisme latent et même une lutte acharnée. Par conséquent, le sens de „païen”, donné à *paganus*, ne s'explique pas par le contraste entre le village et la ville ou par l'hypothèse que le christianisme aurait gagné du terrain tout d'abord dans les villes, mais par le fait que les chrétiens formaient, dès le commencement, une communauté fermée et intolérante, une vraie milice de la foi, qui était obligée de lutter contre les civils, païens incroyants.

La troisième partie, la dernière, intitulée „Quelques inscriptions et textes provenant des provinces danubiennes” (29 p.) renferme des échantillons de latin oriental. Le lecteur peut vérifier dans le contexte ce qu'il a appris aux pages précédentes. L'auteur y ajoute toujours une traduction en roumain et un petit commentaire. On peut lire ici des textes qui sont peu accessibles même aux chercheurs.

La valeur du livre est couronnée d'un index tant des noms de personnes et de lieux

que des faits linguistiques contenant tous les phénomènes de phonétique, de morphologie, de syntaxe et de lexicque, traités dans cet ouvrage. C'est par là qu'il devient un manuel pratique et commode, indispensable pour tous les latinistes et même pour tous les romanistes. N'oublions pas relever la riche bibliographie (13 pages) et le concours des spécialistes: A. Betz de Vienne, B. Saria de Graz, B. Gerov de Sofia, A. Rosetti de Bucarest et I. I. Russu de Cluj. C'est avec plaisir et avec profit qu'on consulte ce bel ouvrage où même les errata sont rares. Nous ne mentionnons, ici, qu'un seul cas: l'auteur du résumé russe a fait de notre Jireček (pron. Yiretchek): Zireček.

A l'occasion du présent compte-rendu du livre de l'auteur roumain, faisons remarquer qu'un latiniste tchèque, Oldřich Pelikán, de l'Université J. E. Purkyně de Brno, a publié son travail, rédigé en slovaque: Slovensko a rímske impérium (La Slovaquie et l'Empire romain), Slovenské vydavateľstvo krásnej literatúry, Bratislava 1960, 352 pages, avec les résumés en russe et en allemand. Il y examine l'histoire de la Slovaquie jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, les points d'appui romains en Slovaquie, l'import romain en tant que source historique, les sources romaines concernant notre barbarique et les monuments de l'art romain trouvés en Slovaquie. Pelikán mentionne entre autres aussi la célèbre inscription de Trenčín-Laugaricio (CIL III 13 439, p. 80, 131, 147). L'auteur s'arrête à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Mais, vu les résultats du travail de Mihăescu démontrant la persistance de l'élément romain au Sud du Danube jusqu'au commencement du VII<sup>e</sup> siècle, on ne peut pas exclure la possibilité des relations de la Slovaquie avec l'élément romain et avec son successeur roman même même les siècles suivants.

Pavel Beneš

Oldřich Pelikán. **Slovensko a rímske impérium.** Bratislava, SVKL, 1960. Str. 349.

Autor se zabývá dějinami dnešního Slovenska v římské době a používá k jejich osvětlení kromě literárních pramenů též památek hmotné kultury, které se z této doby zachovaly. Problémům dějin Slovenska i celého našeho území v římské době byla již dříve věnována celá řada prací domácích i zahraničních autorů, jejichž výsledky si mnohdy navzájem odporovaly, protože kusé a nejasné prameny dovozovaly často nejrůznější závěry. Nutno říci, že autor této knihy se sporným otázkám nevyhýbal, ale že se je naopak snažil řešit. Cínil tak však uváženě a nevytváří žádné další hypotézy, které by sporné otázky ještě více zauzly. Velmi často umožňuje čtenáři citováním překladu pramene, aby si o věci utvořil též vlastní názor.

Práce je rozdělena do osmi kapitol, z nichž první (Doba římská. Barbari a Řím) uvádí do celkové problematiky, druhá (Pramene k dějinám Slovenska v době římské) probírá prameny, jež dovozuji poznat dějiny Slovenska v této době; ty jsou pak líčeny ve třetí kapitole (Dějiny Slovenska v 1.—4. stor. n. l.). Čtvrtá kapitola přináší podrobný výklad o římských opěrných bodech na Slovensku (Římské opěrné body na Slovensku), pátá zkoumá římské importy (Římské importy ako historický prameň), šestá (Římské pramene a naše barbarikum) podává vývoj slovenského barbarika a neodpovídá zcela svému názvu, sedmá (Římsky výtvarný prejav na Slovensku) probírá nejen importy z vlastního imperia a provincií, ale věnuje též pozornost místní tvorbě a konečně osmá kapitola (Slovensko a Řím v 1.—4. stor. n. l.) podává shrnutí celé knihy. Kromě toho jsou připojeny poznámky, slovníček odborných termínů, chronologická tabulka, nejdůležitější literatura a ruské, anglické a německé resumé. Výklad je doložen fotografiemi jednotlivých památek, jež zaujímají 64 stran.

Věde jasně a střízlivě psané historické části, o níž byla již řeč, je nutno kladně hodnotit i část zabývající se uměleckými památkami této doby na Slovensku. Autor tu ukazuje, že provinciální a barbarské umění nelze odmítat jako úpadkové ve srovnání s klasickým, ale že je nutno uvážit rozdílné hospodářské a společenské poměry, za kterých vznikalo, a z toho pak při hodnocení vycházet.

Pelikánova kniha tedy bude jistě kladným přínosem jak pro naši odbornou literaturu, tak i pro širší okruh čtenářů, které informuje nejen o dějinách, ale i o uměleckých památkách té doby. Svým hodnocením uměleckých památek limitní kultury ukazuje čtenářům cestu k správnému chápání jejich významu.

Zdeněk Zlatuška